

avait appris à connaître tout ce que l'usage courtois imposait au parfait chevalier. Il savait par exemple que, pour le Latin nouvellement marié, c'était un devoir d'honneur de s'illustrer par quelque grand exploit; et, à l'imitation de ses modèles d'Occident, il s'appliquait par de beaux coups d'épée à mériter l'amour de sa dame. Et il semble, en effet, y avoir réussi. Irène admirait fort la valeur de son époux, et déclarait publiquement qu'en Allemagne, où l'on se connaissait pourtant en fait de courage, jamais elle n'avait rencontré meilleur chevalier.

Tandis que, pour conquérir sa femme, Manuel se modelait aux mœurs d'Occident, elle, de son côté, pour plaire à son époux, s'efforçait de s'instruire des beautés de la littérature grecque, et aspirait à jouer ce rôle de princesse amie et protectrice des lettres, auquel se complurent la plupart des femmes de la maison des Comnènes. C'est ainsi qu'elle se mit en tête d'étudier et de comprendre Homère et, dans ce but, elle fit appel à l'un des plus illustres grammairiens de l'époque. C'est à son intention que Tzetzés composa ses *Allégories sur l'Iliade*, où il expliquait à son impériale élève le sujet du poème et l'histoire des principaux personnages qui y jouent un rôle, sans préjudice de notes érudites sur la biographie du poète : et dans la dédicace par laquelle il offrait son livre à l'impératrice, il la qualifiait élogieusement de « dame très éprise d'Homère » (*δημηριωτάτη κυρία*). Ceci se passait en 1147. Peu auparavant, Tzetzés avait semblablement dédié à Irène une première édition de ses *Chiliades*, et il semblait que la princesse allemande, dans son cercle de grammairiens et de rhéteurs, fût devenue tout à fait byzantine.